



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e — N° 30. JUIN 1964

Une campagne de chasse en Limousin

(Article du Vicomte de La Besge, extrait du *Nemrod* du 28 mai 1891)

Je me rappelle, Monsieur le Directeur, que dans un article que je vous ai adressé, il y a quelques mois, j'ai prétendu que nos anciens chiens poitevins avaient tout autant de vitesse et de fond que leurs descendants les bâtards poitevins actuels.

Comme je tiens à prouver ce que j'avance, je vous adresse le récit d'une campagne de chasse en Limousin que nous avons faite, mon frère et moi, en 1838.

Après la Révolution de 1830, toutes les forêts de l'État furent louées à des sociétés de chasse. Celles du Poitou furent adjudgées à de véritables braconniers qui massacrèrent à coups de fusil les nombreux animaux qui les peuplaient.

Naturellement nous ne chassions pas avec ces « chasseurs »... c'était donc dans des bois particuliers mais en Limousin surtout que nous faisions nos plus belles chasses.

A cette même époque un seul équipage existait dans la Haute-Vienne et c'était celui du Comte Auguste de Montbron avec qui nous étions intimement liés. C'était donc presque toujours avec lui que nous attaquions les animaux sauvages, loups et sangliers, qui peuplaient les bois et forêts plus sauvages peut-être encore à cette époque que les hôtes qu'ils abritaient. M. de Montbron possédait les mêmes chiens que ceux de Persac. Ils étaient tous ou presque tous fils ou petits-fils de ma chienne Proserpine, chienne prodigieuse comme vitesse et vigueur et qui a été la souche de tous les bâtards poitevins actuels.

Un jour donc, c'était le 27 septembre 1838, je reçois une lettre de mon ami Montbron ainsi conçue : « Venez,

mes chers amis, le Comte de Saint-Légier est chez moi, nous avons des loups un peu partout. Le 6 octobre nous attaquerons en forêt d'Aigueperse; rendez-vous le 5 à la Croix-Ferrée où nous coucherons; nous vous attendons. »



Vicomte Émile de La Besge.

Nous n'avions garde de manquer ce rendez-vous. Mais la Croix-Ferrée est située à 26 lieues de Persac et à cette bienheureuse époque il n'était pas question de chemin de fer, pas même de grandes routes, on ne pouvait donc guère voyager qu'à cheval. Le 3 octobre, dès le matin, nous étions en selle, mon frère montant Karouba,

ravissante et parfaite jument trois quarts sang, moi l'incomparable Nérime, pur sang, avec laquelle j'abordais et tuais des grands loups en débucher. Mon piqueur montait aussi un pur sang. Puis la bonne Grisou,



A la fin du siècle dernier, M. A. Luzarche d'Azay rentrait un soir de la chasse au lapin en forêt de Preuilly avec son fils Robert. Un loup suivit tout à coup le Dogcart puis brusquement emporta le basset couché dans le fond de la voiture et disparut avec sa proie dans la forêt.

excellente ponette, chargée de porter les bagages dans de grandes sacoches qui s'adaptaient sur la selle.

Le premier jour nous allons coucher à Bellac : 42 km; le lendemain à Limoges : 40 km, puis enfin le troisième jour à la Croix-Ferrée : 24 km.

En passant à Limoges, nous avons recruté quelques

amateurs dont M. de Jallais, alors capitaine de gendarmerie, plus tard colonel. M. de Jallais aimait beaucoup la chasse et tirait la balle dans la perfection. Nous arrivâmes à la Croix-Ferrée en même temps que MM. de Montbron et de Saint-Légier qui étaient partis le matin du château de Chaufaille. C'était la première fois que j'avais l'honneur de voir le Comte de Saint-Légier. Il était déjà assez âgé, mais d'un esprit très jeune, d'une humeur charmante, plein d'entrain et de gaieté.

La connaissance fut bientôt faite, et quoique dans une abominable auberge où nous avions à peine de quoi manger et surtout des lits affreux, nous passâmes une très agréable soirée.

La Croix-Ferrée n'est distante de la forêt d'Aigueperse que d'un kilomètre ou deux et comme il faisait une forte chaleur, comme il arrive parfois dans les premiers jours d'octobre, nous étions à cheval de très bonne heure et à peine en forêt une portée de louvards est sur pied. La louve alors se donne aux chiens. Mal lui en prit car elle vient à passer à bonne portée de M. de Jallais, qui lui envoya une balle au défaut de l'épaule et la tua raide. Nous relançons ensuite trois louvards qui furent enlevés rapidement.

Malgré cela, il était midi quand le troisième louvard fut pris; la chaleur était très forte, nous résolûmes alors de nous reposer quelques heures et de ne rattaquer les deux louvards qui restaient que dans la soirée, ce qui fut fait et les deux animaux furent pris avant la nuit. Voilà donc pour notre début cinq louvards pris et une louve tuée mais nous ne devions pas en rester là.

Le lendemain nous quittons la Croix-Ferrée et nous allons coucher à Masséré à trois ou quatre heures de distance. Masséré est un gros bourg sur les limites de la Haute-Vienne et de la Corrèze, c'est tout à fait la montagne. Le bourg est admirablement situé au milieu de vastes forêts très accidentées et peuplées partout, à cette époque, d'une grande quantité de loups et de sangliers.

La forêt de Montar touche, pour ainsi dire, les premières maisons du bourg de Masséré. Aussi le jour sui-

vant, à peine sortis du chenil, nos chiens de récri empauvent une bonne voie de loup et lancent presque immédiatement toute une portée. On fait rallier la meute et trois beaux louvards sont encore brillamment enlevés.

Quatre journées de marche, deux de chasses vigoureuses, c'était assez pour chevaux et chiens, aussi le Comte de Montbron nous engagea-t-il à aller prendre quelques jours de repos chez lui au château de Chauville, ce qui fut accepté de grand cœur. Nous avions encore une portée de loups à chasser dans la forêt de Fayat, propriété de M. de Montbron. M. de Saint-Légier qui avait vu ses beaux saintongeois complètement distancés et désorientés par nos chiens infiniment plus légers et plus vites surtout dans ces pays de montagnes, demanda à Montbron d'attaquer ces louvards avec ses chiens seuls. On accéda naturellement avec empressement à son désir. Un matin donc nous voilà partis pour Fayat. Nos chiens sont enfermés dans l'écurie d'une ferme toute proche et M. de Saint-Légier entre en forêt avec ses quatorze chiens. Les loups sont bientôt sur pied, les saintongeois chassent sans défaut mais bien, bien doucement et bien longtemps. Enfin vers 3 heures rien encore n'était pris. Les chiens mollissaient fort, plus d'espoir d'une réussite. Alors Montbron propose à M. de Saint-Légier de rompre ses chiens et de découpler les nôtres, ce qu'il accepta, reconnaissant bien que les ronciars épais et les pentes abruptes ne convenaient pas à ses grands chiens. A peine découplés, nos poitevins tombent sur une voie, lancent lestement et enlèvent un premier louvard en une heure, un deuxième est encore attaqué et une heure et demie suffit pour lui faire subir le même sort qu'à son frère.

« Mes braves amis, nous dit Montbron, voilà onze loups pris. Si vous voulez, pour finir la douzaine nous attaquerons un sanglier, j'en connais un près d'ici, il est seul dans de petits bois et il nous donnera une jolie chasse. » Nous acceptons avec enthousiasme. Dès le lendemain donc, de bonne heure, nous étions au bois. M. de Saint-Légier, naturellement, avait laissé ses chiens au chenil, deux ou trois bons chiens de récri sont découplés,

ils ne tardent pas à se rabattre sur la voie du sanglier qui est bientôt sur pied, immédiatement tout est découplé, tout rallie lestement. Le sanglier se fait tourner sous bois quelques instants, puis il débuche, il est poussé d'un train d'enfer dans un pays de montagnes couvert de petits bois à fonds marécageux et je ne sais combien de cours d'eau et même de rivières furent traversés. Il ne fallait rien moins que nos braves chevaux de pur sang pour suivre une course folle semblable. Enfin, le sanglier gagne la forêt de Jumilhac en Périgord, il ne fait que la traverser et débuche de nouveau sur les landes où il est enfin abordé par les chiens et servi au milieu d'eux par M. de Montbron d'un coup de carabine. C'était un ragot de 130 livres très vigoureux; il avait duré trois heures et demie.

Nous avions une retraite d'une dizaine de lieues à faire pour rentrer à Chaufaille. Nous n'y arrivâmes donc que dans la nuit. Après quelques jours de repos les équipages de Persac et de Pindray reprirent le chemin de leurs vieux manoirs où ils arrivèrent sains et saufs après trois journées de marche, ayant eu 32 lieues à parcourir.

En quittant Chaufaille à la mi-octobre, nous n'étions pas éloignés de la Saint-Hubert, aussi pour fêter le saint patron prenions-nous rendez-vous, mon frère et moi, avec Montbron pour chasser une nouvelle portée de loups le 3 novembre en forêt de Rancon, près Bellac. Le 2 nous étions à coucher à Bellac et le 3 nous attaquons les louvards de Rancon; ils étaient très forts et vigoureux, deux furent pris après quatre heures de chasse.

Comme nous courions le deuxième louvard, un cerf qui se trouvait là par hasard partit au bruit des chiens et vint passer sous l'encolure de ma jument. Parbleu, me dis-je, voici une bonne aubaine et une belle chasse pour demain.

Je me hâtai de faire part de ma découverte à Montbron et je lui proposai d'attaquer la bête le lendemain. Tout d'abord il s'en soucia fort peu. « Mes chiens, disait-il, n'ont jamais chassé le cerf; ils ne voudront pas de cette voie, ils ne rallieront pas et se perdront »; il me fit encore mille objections. « Laissez-moi donc tranquille, lui dis-je,

vos chiens, habitués aux voies légères, vont partir là-dessus comme des furieux, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'aiguiser vos éperons. » Enfin, il finit par se rendre à mon désir. Nous couchâmes donc encore à Bellac et dès le matin du jour suivant j'étais en forêt avec Minerve et Lucrèce, deux excellentes chiennes de rapproché qui avaient chassé et pris quelques cerfs en Poitou. Je vais tout droit dans l'enceinte où j'avais vu le cerf, mes deux chiennes se rabattent assez timidement sur la voie, je les encourage, bref elles lancent, je romps immédiatement et vais chercher la meute hardée chez le garde. Tout est découplé et le cerf rebondit au milieu des chiens qui partent tous comme des enragés. Dalila à Montbron, la plus belle, la plus brillante chienne que j'aie jamais vue, était en tête comme sur des loups, le cerf se fait battre en forêt, puis il débuche et va se faire prendre près de Limoges après deux heures et demie de chasse.

Voilà, Monsieur le Directeur, un échantillon de nos chasses du vieux bon temps passé. Il faut avouer qu'elles ne ressemblent guère à celles qui se font aujourd'hui dans les forêts claires et percées comme des parcs. Messieurs les veneurs actuels déjeunent tranquillement avant de se mettre en chasse et ils rentrent pour trouver un bon dîner. J'avoue que c'est bien plus confortable que de coucher dans de mauvaises auberges, où l'on ne trouvait que des omelettes et des poulets maigres et surtout des lits tellement propres que nous nous gardions bien de nous déshabiller. Mais que voulez-vous, chacun son goût, ces chasses aventureuses avaient pour moi un charme inouï et les plus belles prises de cerfs et de chevreuils en forêt m'ont paru bien pâles en comparaison. Pour ces déplacements continuels, pour ces longues routes alternées par des journées de chasse sans repos, il fallait des chiens bien vigoureux. J'avais donc bien raison de dire que nos anciens chiens purs poitevins avaient autant de pied et peut-être plus d'endurance que leurs descendants, les bâtards actuels.

Vicomte Emile de la BESGE.